

—Allons !—fit-elle en se glissant frileusement dans son lit,—j'ai comme une idée que cette flèche jouera un rôle dans ma vie.

Au réveil, ses idées étaient joyeuses et, tout en paresseant au lit, elle raconta à Aliette le rêve qu'elle avait fait.

—Figure-toi que c'est le plus étrange rêve qu'on puisse faire, un mélange de joie et de cauchemar.

Nous étions toutes les deux à Saint-Efflam, sur la grève, accompagnées par qui tu sais. Et nous étions très heureuses. Lui, pourtant, il avait une figure sérieuse et je lui demandai pourquoi il était ainsi. Alors il me prit la main et la baisa en me disant : " Dina, pour que je puisse vous aimer, il faut que vous me donniez ce bout de flèche,"

—Tenez !—lui dis-je, puisque vous y tenez." Et voilà qu'au même instant, pendant que tu causais avec l'autre, vinrent M. de Myriès, son fils et M. Dargenté. Ils se jetèrent sur lui.

—En effet,—interrompit Alix en riant,—c'est là un singulier rêve.

—Attends la fin,—reprit Claudine, c'est encore plus bizarre.

Au moment où il se jetaient tous les trois sur M. Bertie, voilà que lui il fit un signe...

—Qui lui ?—demanda encore Aliette.

—Lui, mais lui, le mien—répliqua la rieuse brune, en rougissant néanmoins.

—Le tien ?—dit la blonde avec un bel éclat de rire.

—C'est de M. Lebreton que tu parles ? Voilà le partage fait entre nous.

—Tu m'interromps continuellement. Si ça t'ennuie d'écouter mon rêve, dis-le tout de suite.

—Non, non. Ça m'intéresse beaucoup, au contraire. Tu disais donc que le " tien " avait fait un signe. Alors ?

—Alors, voilà un nouveau personnage qui paraît... Devine qui ?

—Comment veux-tu que je devine ?

—C'est juste. Eh bien ! voilà. Tout d'un coup, je vois apparaître Yves Kerjan, l'hôtelier de Saint-Efflam, M. Lebreton lui tend mon bout de flèche et Kerjan l'enfonce dans la poitrine de M. de Myriès qui pousse un cri en me regardant fixement.

—Et tombe mort, naturellement.

—Ça, je ne puis te le dire, attendu qu'au moment où s'est produite la catastrophe, je me suis éveillée baignée d'une sueur glaciale. Ne ris pas. Ce rêve m'a très douloureusement impressionnée. Pourquoi rêvet-on des choses aussi parfaitement stupides ? Je te demande un peu ce que M. Lebreton, M. Bertie et surtout Kerjan venaient faire en cette histoire. Quelle salade russe compose donc l'imagination quand on lui lâche la bride. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?

Aliette, la plus mélancolique des deux sœurs, à l'habitude, était, ce matin-là, de fort belle humeur.

—Cela veut dire, ma petite Dina, que ça ne veut rien dire, ou plutôt que tu as ramassé, cette nuit, toutes les idées éparses dans ton esprit et dans notre conversation d'hier. Avons-nous parlé de M. Lebreton et de... l'autre hier ?

—Certes oui, nous en avons parlé, et même très longuement. Et puis, il y a mieux. Non seulement j'ai parlé de lui, mais je l'ai vu.

—Tu l'as vu ? Et où donc, s'il te plaît.

Dina raconta alors à sa sœur la remarque que lui avait faite Germaine sur le seuil de la maison des Myriès.

Ce récit rendit Aliette rêveuse. Ce que voyant, Dina partagea la rêverie de sa sœur. Leur toilette achevée, elles descendirent ensemble dans la salle à manger où leur déjeuner les attendait en se refroidissant. Germaine, beaucoup plus matinale, les accueillit avec toutes sortes d'exclamations joyeuses, ne cessant de demander à Dina si elle avait conservé son " épine empoisonnée ".

Et, sur la réponse affirmative de Claudine, la conversation s'engagea avec vivacité. Le rêve fournissait ample matière à amplifications.

La porte qui s'ouvrit, laissant passage à Mme Ferreix, interrompit l'entretien :

—Eh bien ! paresseuses, fit la mère avec une gaieté

particulièrement expansive,—vous avez fait la grasse matinée ? Je ne sais pas si vous aurez le temps de vous habiller avant le déjeuner. Nous recevrons aujourd'hui la visite de MM. Lebreton et Johnson.

VI

BATEMENTS DE CŒUR

L'émotion des deux jeunes filles avait été profonde en entendant leur mère prononcer ces paroles :

—Nous recevons aujourd'hui la visite de MM. Lebreton et Johnson.

Elles s'étaient empressées de courir à leur toilette. La toilette d'une femme du monde est toujours une occupation sérieuse. Or, à leur âge,—vingt-trois et vingt et un ans,—Aliette et Dina Ferreix méritaient mieux le titre de " femme " que celui de " jeune fille " dû seulement à l'absence du mari. Combien sont femmes à dix-sept ans uniquement par l'émancipation du mariage ?

Elles se trouvèrent donc prêtes, c'est-à-dire armées de toutes pièces, quand sonna l'heure de la visite annoncée.

Leurs cœurs battaient avec violence dans leurs poitrines, et cette rencontre dans Paris venait à merveille pour renouer les relations cordialement ébauchées en Bretagne, sur les bords de la Manche des saisons heureuses, devenue la mer des brumes d'hiver.

Car, là bas, on s'était vu fréquemment avec une réserve trop complète pour n'avoir pas étroitement resserré, presque contre le gré des parties, les nœuds d'une sincère et solide amitié. Aliette et Dina en avaient rapporté un cher souvenir, et lorsqu'on s'était quitté, avec une émotion plus attristée qu'elle n'eût voulu le paraître, on avait échangé la sincère promesse de se retrouver à Paris.

—J'espère bien, messieurs, que vous ne nous oublierez pas ? avait dit madame Ferreix avec son plus gracieux sourire.

Ni Colman Lebreton, ni Bertie Johnson n'avaient oublié leur promesse.

Enfermées dans leur chambre dont elles avaient laissé la porte entrebâillée, Alix et Claudine attendaient, le souffle court, la poitrine battante, le coup de sonnette qui allait leur annoncer la visite attendue.

Il résonna avec des notes crépitantes, humides, qui firent tressaillir les deux jeunes filles pourtant prévenues.

Elles attendirent un instant encore et ne quittèrent leur chambre que lorsque la voix de leur mère, accueillant joyeusement les visiteurs, les eût, en quelque sorte, invitées à faire, à leur tour, leur entrée au salon.

Colman Lebreton et Bertie Johnson n'étaient pas encore assis.

Les jeunes filles vinrent à eux, le sourire aux lèvres, la main tendue, et Dina s'écria allègrement :

—Oh ! que c'est aimable à vous de ne nous avoir point oubliées !

Aliette ne parla point, dans la crainte, peut-être, que sa voix ne tremblât. Mais son regard parla pour elle.

Et tout de suite la conversation s'engagea, alimentée par les souvenirs. On retourna en Bretagne, à Saint-Efflam, à Plestin, à Keravilio. On évoqua des tableaux d'été, d'autant plus doux à l'œil et au cœur qu'on grelottait, malgré le feu flamboyant de la cheminée.

—Oh ! l'été !—fit la brune Dina en joignant les mains,—quand reviendra-t-il ?

Il y avait bien des sentiments dans ce souhait : du regrets et du désir surtout. Il était inspiré par la reminiscence des jours heureux et par l'espoir de les voir renaître. C'est au cœur des amoureux que l'espoir revêt les plus printanières couleurs.

Maintenant on était un peu remis de la première émotion du revoir, et les deux jeunes filles questionnaient avidement les deux visiteurs avec cette timidité qui ne contredit point aux radieuses confiances de l'âme. Car il vient toujours un moment où les secrets de la pensée se laissent lire et où la femme se rend

compte, à son propre trouble, de l'émotion qu'elle a fait naître.

Aliette et Dina devisageaient leurs visiteurs et ne pouvaient se défendre au plaisir qu'elles éprouvaient à trouver un véritable changement dans la personne de ceux-ci.

C'est qu'en effet, là-bas, à la mer, les deux hommes qu'elles avaient vus, malgré leur distinction naturelle et leurs manières aimables, subissaient l'espèce d'amoindrissement qu'emporte toujours la tenue plus ou moins négligée des villégiatures.

Ici, ils se montraient dans leur véritable jour d'hommes du monde, élégants, aimables et de grande mine.

Lebreton avait taillé sa barbe en pointe, ce qui mettait en relief les méplats accusés de cette figure ironique et fine. Johnson avait fait plus. La barbe abondante et soyeuse qui garnissait ses joues et son menton était tombée sous le rasoir, et il apparaissait avec le masque superbe d'un ancien Gaulois aux longues moustaches, auquel il ne manquait que la chevelure flottante de nos pères.

Les réflexions des deux jeunes filles devaient être identiques, car elles crièrent bravo en même temps lorsque Germaine, qui entra en coup de vent dans le salon, apostrophant Bertie après lui avoir chaleureusement serré la main, s'écria :

—A la bonne heure, M. Johnson ! Au moins, vous n'avez plus l'air d'un Anglais !

Bertie sourit du compliment et répondit avec mansuétude :

—Vous n'aimez pas beaucoup les Anglais, Mlle de Pengoaz ?

—Oh ! pour ça, non, je l'avoue carrément !—s'exclama la fillette avec une vivacité qui fit rire de bon cœur l'insulaire.

—Alors,—dit-il,—j'ai bien de la chance d'avoir trouvé grâce à vos yeux, et je m'en félicite.

—Dites ce qu'il vous plaira,—fit-elle encore.—Jamais vous ne me ferez entrer dans l'esprit que vous êtes Anglais.

Mme Ferreix imposa doucement silence à la trop exubérante enfant, et la conversation prit un autre tour.

—Et vous êtes pour longtemps à Paris, messieurs, demanda-t-elle gracieusement.

—Hélas, non, madame, répondit Lebreton. Nous n'y sommes qu'en passant. Nous partons après-demain pour le Midi, M. Johnson et moi. Nous avons à recueillir quelques renseignements à Nice, et cette tournée d'agrément nous retardera peut-être là-bas jusqu'aux premiers jours du printemps, époque à laquelle nous rentrerons en Bretagne.

—Mais nous vous verrons bien au passage, n'est-ce pas ?

Ils le promirent. Invités à dîner, ils déclinèrent avec beaucoup de grâce l'offre aimable qui leur était faite.

Et toutefois, comme Mme Ferreix insistait pour les retenir, Lebreton, tout en s'excusant lui-même, répondit :

—Eh bien ! madame, je crois que mon ami Bertie pourra, lui, avoir la joie d'être votre hôte demain soir. Je le remets donc entre vos mains et celles de ces demoiselles, avec prière de me le renvoyer de bonne heure, car nous partons après-demain matin par le train de huit heures pour Nice, et je dois vous informer que M. Johnson a le sommeil très lourd.

Il riait et tout le monde fit chorus. Bertie se laissait tout doucement plaisanter.

Quand les deux jeunes gens se furent retirés, Alix et Claudine remontèrent dans leur chambre et échangèrent leurs réflexions.

—En as-tu, de la chance, toi !—fit Dina un peu nerveuse. Au moins, toi, demain, tu reverras le tien, tandis que moi...

Et sa pensée s'acheva en un geste un peu frondeur et colère, un geste de gamine boudeuse.

—Avec ça que je suis bien avancée, se récria Aliette. Tout se borne pour nous à des conjectures. Il ne m'a pas encore fait la moindre cour et, demain, prisonnier de toute la famille, il ne me dira rien de plus qu'aujourd'hui. Je ne vois guère ce que tu m'envierais.